

GABRIEL CALDERÓN

Histoire d'un sanglier

(ou quelque chose de Richard)

Traduit de l'espagnol (Uruguay) par
LAURENT GALLARDO

LES SOLITAIRES INTEMPESTIFS

Collection
« Domaine étranger »

dirigée par Alexandra Moreira da Silva

Texte traduit avec le soutien de la
Maison Antoine Vitez
Centre international de la traduction théâtrale

Titre original
Historia de un jabalí o Algo de Ricardo
© 2013, Gabriel Calderón

© 2024, LES SOLITAIRES INTEMPESTIFS, ÉDITIONS

1, rue Gay-Lussac – 25000 BESANÇON
Tél. : +33 [0]3 81 81 00 22 – Fax : +33 [0]3 81 83 32 15

www.solitairesintempestifs.com

ISBN 978-2-84681-749-3

Ce texte a été créé, dans sa version catalane, dans une mise en scène de l'auteur le 4 décembre 2020, au Teatro de Salt de Gérone, lors du festival Temporada Alta. Il a été présenté en France le 12 juillet 2024, au Théâtre Benoît-XII, lors du Festival d'Avignon.

Avec : Joan Carreras

Traduction du texte espagnol en catalan : Joan Sellent

Scénographie : Laura Clos

Lumière : Ganecha Gil

Costumes : Sergi Corbera

Production : Festival Temporada Alta 2020 (Gérone)

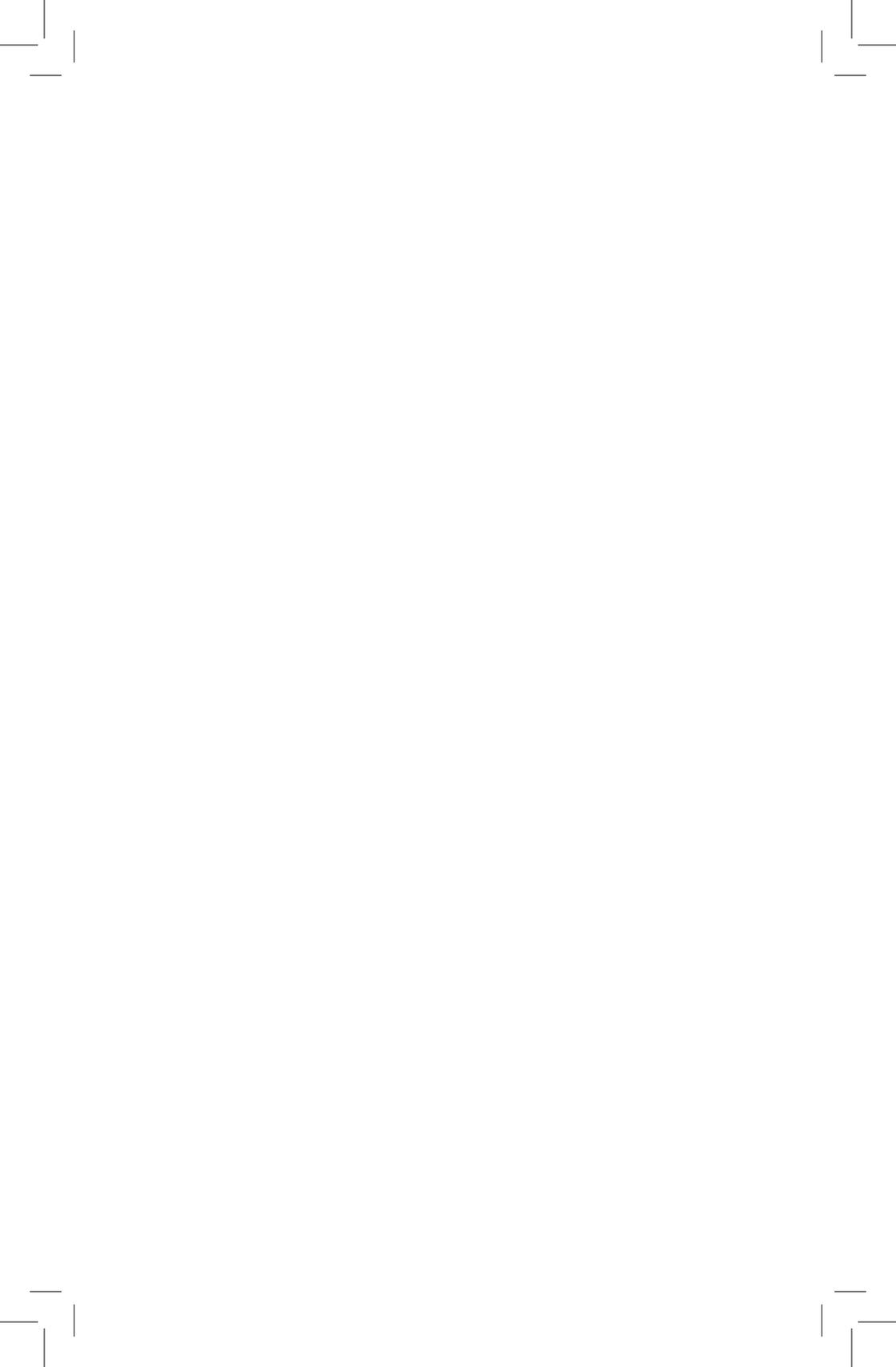
Coproduction : Festival Grec 2020 (Barcelone)

Avec le soutien de l'Institut Ramon Llull pour la 78^e édition du Festival d'Avignon



Ses pièces en savent plus que vous.

HAROLD BLOOM



NOTES

Pour le lecteur

Ce texte arrive ou arrivera au théâtre avec un corps plaisant, obèse, vierge, mais à la fois fragile et brut. Il faut le polir, le façonner, le travailler. Il n'est pas prêt à être joué. Je n'imagine rien de pire que « monter une pièce » ou « représenter un texte ». Il arrive comme un acteur, avec ses capacités optimales et ses limites supposables. Il faudra l'aider à se dépasser. Avec tendresse, passion et parfois douleur, il faudra le couper, le corriger, le réagencer. Du moment que cela sert à faire théâtre, on peut même en modifier le sens, parce qu'en fin de compte le sens se construit et n'est jamais donné par le texte. Celui-ci est une carte promettant un territoire, qui ne répond pas toujours au projet esquissé sur le plan. Utilisez la carte pour aller vers le territoire, ou tout simplement pour avancer, mais sortez le nez de ces papiers dès que vous le pourrez et laissez-vous guider par la découverte du territoire théâtral.

Pour le metteur en scène

Coupez impérativement une bonne partie du texte. Modifiez ce qui s'avère nécessaire. Déplacez tout ce que vous voudrez. Traitez cette œuvre comme vous traiteriez un acteur, avec insistance, mais en étant certain d'avoir fait le bon choix. Méfiez-vous de l'écriture, mais faites confiance au texte, il peut vous donner beaucoup plus que ce qui est présenté ici.

Pour l'acteur

Lisez le texte trois fois avant de vous faire une opinion. Soulignez les passages que vous préférez et défendez-les. Barrez ceux qui ne vous plaisent pas et supprimez-les. Pour souffrir, on a déjà la vie. Ensuite, doutez. Doutez de tout. Doutez beaucoup.



Maintenant un véhicule blanc descend l'avenue principale de la ville de Leicester. Il est entouré d'édifices vieux de plus de vingt siècles. Nous sommes en Angleterre. La ville et ses habitants semblent suivre attentivement le trajet du véhicule. Celui-ci a déjà parcouru de nombreux kilomètres et se déplace comme les chevaux autrefois galopaient sur cette même terre parmi les cris et les estocades, mais sa contemporanéité lui confère silence et paix. Il s'approche de l'église des Frères-Gris et se gare tout près, sur un parking public occupé par quelques véhicules seulement, car plus de la moitié du terrain qui d'habitude sert au stationnement a été balisée et clôturée par l'Université de Leicester. On comprend alors que le véhicule blanc appartient à celle-ci et que le balisage délimite un terrain de travail ou de recherche. Toute la ville semble s'être réunie près de l'église. Les Frères, qui ne sont pas gris bien qu'on les appelle ainsi, n'ont jamais vu pareille affluence. Ils jaloussent secrètement le parking. La porte de la camionnette blanche s'ouvre enfin et en sort le bio-archéologue Jo Appleby qui dirige les recherches. On le photographie, on le filme, on lui pose des questions. Quant au maire, Peter Soulsbay, il répète ce qu'il n'a cessé de dire durant les dernières semaines : « Les ossements resteront à Leicester. Pour les emporter, il faudra passer sur mon corps ! » Le maire a acheté

des terrains adjacents au désormais célèbre parking et s'est empressé d'annoncer, bien qu'il ne dispose ni des ressources ni des soutiens nécessaires, qu'une fois la nouvelle confirmée un musée et un mausolée seront construits sur le site en l'honneur du célèbre cadavre. Au terme de recherches minutieuses, l'Université a découvert ces ossements difformes et des expertises ADN ont permis d'en révéler l'identité. Le chercheur fait donc un hochement de tête affirmatif pendant quelques secondes qui condensent à elles seules plus de quatre mois de travail acharné, tandis que les habitants observent en silence le crâne de ce Yorick contemporain en essayant d'imaginer la peau sur les muscles pour deviner à quoi pouvait bien ressembler celui que tous craignaient ou haïssaient, qui est resté deux années au pouvoir mais a perduré des siècles dans nos têtes. Et telle une dernière fanfaronnade cadavérique, le maire, trahi par l'un de ses hommes de confiance, découvre alors que les autorités ont pris la décision de transférer les ossements dans la capitale, que l'on ne peut retenir le cadavre, qu'il n'y aura ni musée, ni mausolée, ni touristes, que la ville ne sera jamais célèbre. Et sur ce terrain que l'on appelait Bosworth il y a cinq siècles et que l'on connaît aujourd'hui comme le parking de l'église, le maire se met à hurler comme le fit un jour cet immonde crâne ressurgi de la terre. Ses dernières paroles, reprises par la presse et les historiens, furent : « Trahison, trahison, trahison ».